

Il était une foi... en Nouvelle-France

Le texte suivant reprend le contenu écrit de l'exposition présentée dans l'église de Brouage par le Comité du Mémorial de la Nouvelle-France sous le patronage de M. l'abbé JP Samoride, avec le concours du Conseil Général de la Charente Maritime.

Réalisation : Pauline Arseneault.

Les origines religieuses de la Nouvelle-France, Canada

Le propos de l'exposition est d'évoquer l'histoire des débuts de la chrétienté dans les territoires de l'Amérique du Nord-Est, de l'arrivée des premiers découvreurs accompagnés de leurs aumôniers, à l'établissement de l'Eglise en tant que véritable institution en Nouvelle-France, en passant par l'intense apostolat des missionnaires voués à la conversion des Amérindiens, la fondation des oeuvres charitables et l'installation progressive du clergé chargé de la vie spirituelle des colons - autant d'étapes qui ont finalement donné naissance, à la fin du XVII^e siècle à l'Eglise spécifiquement "canadienne" selon le terme du moment.

Au-delà des débats que les conceptions religieuses et coloniales d'alors peuvent encore susciter aujourd'hui, il s'agit notamment de mettre en valeur, à la lumière de l'historiographie récente et des connaissances puisées aux sources de l'époque, l'oeuvre de ces pionniers, de ces individus - hommes et femmes - dont la sincérité ne peut être mise en doute, originaires de France, qui se sont lancés dans cette périlleuse aventure, mus par leur foi, exaltés par un mysticisme qui leur était tout à fait contemporain. Sans pour autant faire de l'hagiographie, mais en les replaçant dans leur contexte historique, ce sont ces circonstances, souvent méconnues, des origines religieuses de la Nouvelle-France qui sont présentées dans l'église de Brouage au public français et à celui venu d'ailleurs.

Cette exposition est aussi un hommage au révérend père Maxime Le Grelle qui de 1970 à 1984, consacra son ministère au développement de l'amitié entre Français et Nord-Américains d'origine française.

Cette église de Brouage, où il repose, lui doit pour une grande part sa restauration et sa vocation de Mémorial des origines de la Nouvelle-France.

Conquérir et convertir

L'entreprise missionnaire en Amérique du Nord, commencée au XVII^e siècle, est un phénomène inscrit au centre-même de la religion chrétienne. Le prosélytisme semble inhérent à la plupart des grandes religions. Plus que les autres, le christianisme, conformément à l'exhortation de Jésus adressée à ses apôtres, s'est largement diffusé de l'Orient à l'Occident chrétien.

Le temps des Croisades (1096 - 1270)

Lorsqu'en 1095 le pape Urbain II prêche, à Clermont en Auvergne, la première croisade pour délivrer la Terre-Sainte avec Jérusalem et y protéger les chrétiens dominés par les musulmans depuis le VII^e siècle, le christianisme est suffisamment implanté pour être sûr de sa légitimité. L'appel suscite une prodigieuse ferveur. "Dieu le veut !" crient les volontaires en partance, simples pèlerins ou soldats armés. Une croix d'étoffe est fixée à leur habit, d'où la désignation de croisés. Ce sera aussi une croix que plus tard les navigateurs chrétiens, découvreurs de lointaines contrées, érigeront dans le Nouveau-Monde, au nom de Dieu et de leur roi.

Défendre les chrétiens opprimés, combattre les infidèles est sanctifié dans les prescriptions ecclésiastiques du IX^e siècle. Désormais, celui qui entreprend le voyage à Jérusalem fait acte de pénitence. C'est la guerre sainte. Elle s'étend sur deux siècles et se solde par un échec : Jérusalem et la Terre Sainte, après avoir été reprises, sont finalement perdues en 1244.

Cette longue période des croisades marque durablement l'histoire politico-religieuse, économique et culturelle de l'humanité : pour la première fois l'Occident - massivement - se déplace en Orient avec un esprit de conquête (reconquête) et d'occupation.

Le XIII^e siècle, l'ère des mission

À la suite des croisades, l'église s'emploiera à développer sa stratégie missionnaire. Propager la foi en faisant connaître les paroles de l'Évangile, c'est au cours du XIII^e siècle que cet idéal apostolique prend un nouvel essor. Il est adopté par de jeunes ordres religieux, dont les Franciscains (fondateur François d'Assise) et les Dominicains (fondateur Dominique de Caleruega) qui innovent dans l'enseignement de l'évangélisation, en associant à l'éducation religieuse des missionnaires, une formation intellectuelle. Ainsi, acquérir la connaissance des spécificités culturelles et faire l'apprentissage des langues deviennent des éléments constitutifs de l'ambition de convertir.

L'Eglise et la découverte du Nouveau-Monde

La découverte inattendue de l'Amérique par Christophe Colomb en 1492 ouvre à l'apostolat des perspectives d'expansion aussi exaltantes qu'inédites. La même année l'Espagne achève la reconquête de son territoire sur les musulmans : victoire ressentie comme le triomphe obligé du bien sur le mal, de Dieu sur les forces diaboliques.

Le navigateur européen, à la recherche vers l'ouest, de l'Asie (des Indes) et de ses richesses, se heurte à une immensité continentale inconnue, habitée par des peuples (des Indiens) qui n'ont pas eu la révélation de l'existence de Dieu. Cette inconcevable ignorance déconcerte l'Eglise. Elle croyait à tort que partout l'Évangile avait été annoncé. Dieu aurait-il oublié ces êtres-là ? La passion et la rédemption du Christ n'auraient-elles pas racheté leurs fautes ? Quand donc ont-ils été créés, avant ou après la chute d'Adam ?

Aussitôt, trouvé, ce Nouveau Monde deviendra pour les forces en présence, l'Espagne et le Portugal, territoires à annexer, peuples à assujettir à la culture européen-chrétienne.

Attitude conquérante officiellement instaurée par la bulle *Inter Caetera* du pape Alexandre VI qui, en 1493 partage "les mondes découverts et à découvrir" entre ces deux puissances ; partage que contestera plus tard, avec ironie, François I^{er}. Par cette ordonnance régissant aussi bien le temporel que le spirituel, les conquérants civilisateurs, précisément du fait qu'ils sont chrétiens, ont non seulement le droit de s'emparer de ces terres, d'en faire leur bien propre avec tout ce qu'elles recèlent, mais ils sont de plus investis du devoir d'amener les habitants "païens" à la connaissance de Dieu pour leur salut ; par là, conquérir prend aussi la signification de convertir.

Même si, à l'époque tout comme aux siècles suivants, l'Eglise n'a pas remis fondamentalement en question la légitimité de son prosélytisme, de célèbres ecclésiastiques et laïcs se sont vivement opposés au principe régnant alors chez les conquérants, selon lequel un chrétien était dans son droit absolu de spolier l'autochtone, de le rendre esclave, du seul fait de son état de païen.

L'homme de la Renaissance, confronté aux insolites habitants du Nouveau-Monde et qui, jusqu'alors, s'explique l'univers et la place de l'être humain par la classification hiérarchisée des espèces vivantes, n'est pas en mesure d'admettre la valeur intrinsèque de l'Autre ; cet autre-là rencontré, en quelque sorte, par méprise. L'ampleur du désastre humain occasionné par cette attitude n'est peut-être pas, aujourd'hui encore, évaluée à sa réelle dimension.

Toutefois, au cours du XVI^e siècle, de plaidoyers en controverses, une certaine idée de la "liberté naturelle des Indiens", liberté de disposer d'eux-même et de jouir de leur terre progresse dans les esprits. Elle conduira, peu à peu, de la bulle du pape Paul III proclamant les Indiens d'Amérique de véritables hommes (*veri homines*), à l'abolition de leur esclavage en 1537 et aux ordonnances de Philippe II leur garantissant des droits (1573).

Lorsque la France après s'être lancée, elle aussi, dans la vaste course aux explorations qui donne lieu, au XVII^e siècle, à des implantations coloniales d'une certaine stabilité dans la composante nord du continent américain, il est désormais établi que les autochtones font partie du genre humain. Mais bien qu'ils soient des hommes, ils n'en sont pas moins de hommes des bois, hommes sylvestres (du latin *sylvestris* : forestier, d'où le terme *sauvage*), que les Européens estiment de leur devoir moral et religieux d'amener à la Foi. Il s'agit donc ici, tant d'évangéliser que de coloniser.

Cette double action a largement contribué, sur le terrain, à l'altération des structures socio-politico-culturelle des peuples indigènes et par là, des individus eux-mêmes. Leur affaiblissement démographique dû aux épidémies provoquées par les nouveaux arrivants d'Europe, vecteurs de virus inconnus du système immunitaire autochtone, ajouté à la désagrégation des diverses facettes de leur culture, croyances cosmologiques et rites religieux inclus, en sont les plus évidentes conséquences.

Le Concile de Trente (1545 / 1563), renouveau catholique

Coïncidence de la chronologie historique, c'est dans le cadre spirituel français, calqué sur l'idéal édicté par le Concile de Trente, que débute la colonisation en Nouvelle-France. L'Eglise qui s'y implantera en aura les caractéristiques, durablement.

L'assemblée oecuménique de Trente, en Italie, donne une nécessaire impulsion vivifiante à la doctrine catholique, tout en réaffirmant sa position contre la Réforme protestante. Une réorganisation du clergé accorde à l'épiscopat des responsabilités accrues dont celle de créer des séminaires diocésains, ces perpétuelles pépinières, afin d'y former en continu de nouveaux prêtres pour prêcher avec compétence le message de l'Evangile et assurer auprès des fidèles une présence religieuse effective.

Ce renouveau de l'Eglise catholique dans la France à peine sortie des guerres de Religion donne lieu, au XVII^e siècle, à un puissant mouvement de ferveur mystique caractérisée par une profonde dévotion, en particulier au Christ dont la vie et les souffrances de la passion exaltent la notion de salut.

Présence française en Amérique

A l'arrivée des Européens, l'Amérique du Nord est habitée par l'homme depuis au moins 10 000 ans avant J.C. Les spécialistes estiment en effet que les premières migrations venues d'Asie il y a 14 000 ans auraient accédé à la région alors non glacée de l'Alaska et du Yukon en empruntant le pont continental qui reliait à cette époque préhistorique le continent asiatique au nord de l'Amérique.

Ainsi, lorsque les navigateurs partis d'Europe découvrent à la place de la route tant recherchée du nord-ouest vers l'Extrême-Orient, l'existence de l'Amérique du Nord, plusieurs peuples aux cultures distinctes évoluent depuis des millénaires sur pratiquement l'ensemble du Canada.

Certains sont agriculteurs, d'autres chasseurs-pêcheurs. Les recherches archéologiques ont mis en évidence la richesse et l'ancienneté des réseaux de troc entre ces divers groupes indigènes habitués aux échanges commerciaux.

Avant même le premier voyage de Cartier (1534) dans l'Atlantique nord, dès le premier quart du XVI^e siècle, Bretons, Basques, Rochelais et Normands vont pêcher la morue à Terre-Neuve. Des installations à terre sont aménagées pour le séchage des poissons. Les marins pêcheurs troquent avec les autochtones qui, en échange de marchandises européennes, donnent des peaux. Ce sera le point de départ d'un très lucratif commerce qui prendra son essor à partir de 1580. La nécessaire multiplication des comptoirs de traite suscite des avancées exploratoires vers l'intérieur du continent. De postes en forts, affaires commerciales et affaires d'Etat s'entremêlent. Jusqu'en 1674, la France, le plus souvent, accorde le monopole de la traite des fourrures à de successives compagnies de commerce en contrepartie de l'entretien d'une colonie, charge et peuplement compris.

En Amérique du Nord, les tentatives coloniales françaises (et anglaises) au XVI^e siècle n'aboutissent qu'à des échecs. Inaugurées par un hivernage dévastateur dans la vallée du Saint-Laurent en 1535-1536 au deuxième voyage de Cartier, suivies d'une coûteuse mais vulnérable installation de 1541-1543 sous l'autorité de La Roque de Roberval, elles seront suspendues pendant plus de 50 ans.

Ce qui n'empêchera pas le développement du trafic commercial français transatlantique. Au nord, morues et pelleteries attirent pêcheurs et traiteurs ; au sud, le bois rouge (bois de teinture) du Brésil est très prisé par les fabricants de tissus. Mais l'Etat, sans espoir désormais de trouver sous ces latitudes or et diamants, convoite plutôt les richesses américaines de monopole ibérique. Toutefois, dans la seconde moitié de ce siècle, ce sont les guerres de Religion qui absorberont principalement les ambitions du roi de France.

A la fin du XVI^e siècle, clôturant ces conflits par l'Edit de Nantes et le traité de Vervins, la France apaisée se tourne à nouveau vers l'Amérique septentrionale. Deux projets de comptoirs coloniaux sont aussitôt lancés avec le marquis de La Roche Mesgouez à l'île de Sable (1598-1603) et Chauvin de Tonnetuit à Tadoussac (1600-1601). Ils échouent.

Les Français dans l'Amérique des Portugais et des Espagnols

Les deux Etats ibériques, Portugal et Espagne, ont établi dans le Nouveau-Monde les fondements de leurs exploitations coloniales en Amérique du Sud et en Amérique Centrale, dans le premier tiers du XVI^e siècle.

De son côté, la France, dont pourtant les marins et les navigateurs fréquentent l'Atlantique sud depuis le début du siècle lors d'expéditions commerciales ou scientifiques, ne s'y essaient qu'à partir de 1555.

- 1555-1559 : au Brésil avec Nicolas Durand de Villegaignon
- 1562-1564 : en Caroline du Sud avec Jean Ribault
- 1564- 1565 : en Floride avec René de Laudonnière

Dans le tumulte des grandes découvertes et des guerres de Religion, ces éphémères installations réalisées sous l'amiral Coligny font figure d'exception, notamment en ceci qu'elles sont protestantes là où les très catholiques Portugal et Espagne exercent leurs droits respectifs sur la moitié du monde que chacun s'est octroyé.

Nouvelle-France

Premières attestations du toponyme

L'appellation Nouvelle-France apparaît pour la première fois pour désigner les territoires découverts en 1624 au nom de François Ier, roi de France, par Giovanni da Verrazano, navigateur florentin.

Ces territoires comprenaient alors toute la bande est de l'Amérique septentrionale entre Terre-Neuve et le nord de la Floride ; du littoral vers l'intérieur flou, inexploré jusqu'à la "parte incognita".

Une carte de 1527 traçant les explorations de Verrazano porte la mention "Francesca". En 1529, sur la carte dessinée par son frère Girolamo da Verrazano, est inscrit "Nova Gallia" avec la précision : "Verrazana ou Nouvelle-france, découverte voici cinq ans par Giovana da Verrazane, florentin, par ordre du roi Très Chrétien de France". Sur une autre carte de 1535 publiée dans son ouvrage monumental (1556), Giovanni Battista Ramusio, pour sa part, adopte le toponyme "Nova Francia".

Réalités géopolitiques

A la veille du traité d'Utrecht (1713) cédant à l'Angleterre une grande partie de ses possessions en Amérique du Nord, l'empire français y est au plus fort de son expansion. En 1712, la Nouvelle-France comprend :

- au nord : le bassin de la baie d'Hudson
- au nord-est : le Labrador, Terre-Neuve, l'Acadie des îles et de la péninsule, l'ensemble du Saint-Laurent désigné par "Canada"
- à l'ouest : la région des Grands-Lacs
- au sud : tout le territoire bordant le Mississippi jusqu'à son embouchure dans le golfe du Mexique

A la signature du traité, l'étendue de la Nouvelle-France est considérablement réduite par la perte de la baie d'Hudson, de Terre-Neuve et de l'Acadie péninsulaire.

Puis, d'offensive en offensive, à partir surtout de 1755, la Nouvelle-France sera entièrement conquise par les anglais, sauf pour la partie occidentale de la Louisiane qui, par un pacte secret en 1762, sera accordée à l'Espagne. Rétrocédée à la France en 1800, cette Louisiane espagnole sera vendue 3 années plus tard par Napoléon Bonaparte aux Etats-Unis pour 15 millions de dollars.

La proclamation royale britannique du 7 octobre 1763 consacre la disparition du toponyme Nouvelle-France.

De l'immense empire français en Amérique du Nord, seules ont subsisté les petites îles de Saint-Pierre et Miquelon, sur la côte méridionale de Terre-Neuve, qui constituent aujourd'hui un DOM.

De nos jours, dans l'acception populaire du terme et même chez certains historiens contemporains, la Nouvelle-France peut désigner de façon restrictive et erronée ce qui était dénommé aux XVII^e et XVIII^e siècles le Canada, c'est à dire la région du Saint-Laurent, donc le Québec actuel.

Dans le cadre de cette exposition, la Nouvelle-France comprend non seulement la vallée du Saint-Laurent, mais aussi la région des Grands-Lacs et celle de l'Atlantique (Acadie) ; ces trois territoires ayant été, au XVII^e siècle, les premiers espaces où s'est exercé l'apostolat missionnaire français en Amérique du Nord-Est.

Prémices de la chrétienté en Nouvelle-france

La présence religieuse française en Amérique, au nord de la Floride, est simultanée à celle des explorateurs et des fondateurs chargés par le roi de France de découvrir dans un premier temps la route vers l'Asie, d'en dresser la cartographie et, dans un deuxième temps, de faire connaître la parole de Dieu aux indigènes et de créer dans ces lieux des établissements coloniaux.

- Jacques Cartier (né et mort à Saint-Malo, 1491-1557), navigateur, découvreur du Saint-Laurent, en geste chrétien fondateur érige une croix, au nom de François Ier à Gaspé, sur les rives de la baie des Chaleurs, le 24 juillet 1534. Deux aumôniers comptent parmi son équipage.
- Pierre Dugua de Mons (né à Royan vers 1560, mort à Fléac en 1628), gentilhomme saintongeais de confession protestante, fondateur du premier établissement permanent au Canada, reçoit en 1603 du souverain Henri IV la commission de lieutenant général avec mandat de faire connaître l'autorité du roi et d'amener les peuples de ce pays "à la connoissance de Dieu et à la lumière de la Foy et religion chrétienne, la y établir et en l'exercice et profession d'icelle maintenir".
- Jean-François de la Roque de Roberval (né vers 1500 à Carcassonne, mort à Paris en 1560), protestant, nommé en 1540 lieutenant général du Canada par François Ier qui le charge de répandre la sainte foi catholique, de fonder une colonie, d'y construire églises et villes fortifiées. Il a pour pilote Alfonse de Saintonge. Cartier fait partie de l'expédition. Installée au Cap Rouge en 1542, cette colonie embryonnaire sera éphémère.
- Samuel Champlain (né à Brouage vers 1570, mort à Québec en 1635), géographe, explorateur, fondateur de Québec, lieutenant de Pierre Dugua de Mons, avait une vision pour ainsi dire oecuménique de leur mission évangélique : "planter la foy catholique, apostolique et Romaine, permettant de laisser vivre chacun selon sa religion".

La ville de Brouage

A partir de 1578, les remous de l'histoire font de Brouage, née du sel, une place forte catholique, rivale stratégique de la protestante La Rochelle.

Délaissée par la marine au profit de Rochefort en 1665, la cité salicole désertée par la mer et les hommes se transformera en un lieu de coercition et d'enfermement, d'abord pour les protestants à partir du dernier tiers du XVII^e siècle, puis, à la Révolution française pour les suspects politiques et les prêtres réfractaires condamnés à la déportation.

Les Brouageais et la Nouvelle-France

De par ses vocations successives de port de commerce et de place forte, Brouage est constituée par une population mouvante, c'est à dire un fort taux migratoire. De ce fait, il est désormais démontré que sur la quarantaine de Brouageais établis en Nouvelle-france au XVII^e siècle, un peu moins de la moitié étaient natifs de Brouage.

Dessein apostolique de l'explorateur saintongeais Champlain, depuis la fondation de Québec jusqu'à sa capitulation (1608-1629)

- 1608 : fondation de Québec le 3 juillet par Samuel Champlain et ouverture au culte de l'église de Brouage.

Première victoire, première guerre. Le jour où la paix s'en est allée... pour cent années. Les hostilités entre Iroquois et Français naissent de l'alliance entre ces derniers et leurs fournisseurs de fourrures amérindiens, Algonquins, Montagnais, Hurons, tous ennemis des Iroquois, ceux-ci dès lors alliés des Anglais.

Le premier conflit armé avec le monde amérindien auquel participe Champlain, en 1609, au lac portant son nom, inaugure de sanglantes guerres entraînant la destruction de la Huronie, avec la quasi extermination du peuple Huron (en 1649) et la mort de nombreux habitants français, dont des missionnaires.

Ponctuées de trêves, ces luttes meurtrières ne cessent qu'avec la grande paix de Montréal signée en 1701, presque un siècle après cette victoire de Champlain.

- 1615 : Champlain, momentanément en France, repart de Honfleur pour Québec le 24 avril 1615. Il emmène avec lui quatre récollets de Paris :

- Pacifique Duplessis (né à Vendôme en ?, mort à Paris en 1619), s'occupe dès son arrivée de la construction d'une chapelle dédiée à l'Immaculée Conception. En 1617, le frère Pacifique se rend à Trois-Rivières pour évangéliser les autochtones et instruire les enfants. Comme il était apothicaire avant d'entrer chez les Récollets, il prodigue aussi des soins aux malades.
- Jean Dolbeau (né en Anjou en 1586, mort à Orléans en 1652), s'emploie à bâtir un sommaire logement pour les missionnaires et édifie la chapelle Saint-Charles. Il célèbre la première messe solennelle dite à Québec le 25 juin 1615. En outre, il est responsable de la mission montagnaise de Tadoussac créée en 1618. Et à Québec en 1620, il bénit la pierre angulaire de la construction du premier couvent et séminaire. Français et Indiens y travaillent sous la direction de François Gravé Dupont.
- Denis Jamet (né en France, mort à Montargis en 1625), premier supérieur de la mission canadienne. Avec le père Le Caron, il célèbre la première messe dans l'île de Montréal. Après un séjour de quatre ans en France (1616-1620) où il agit en tant que procureur des missions du Canada, Jamet entreprend à Québec, grâce à l'appui financier notamment du grand vicaire de Pontoise et du prince de Condé, la construction du couvent Notre-Dame-Des-Anges dont la bénédiction a lieu en mai 1621. Cette même année, Champlain adresse un mémoire au roi lui faisant part des mesures à prendre pour "conserver la religion et pour supprimer les désordres dans la colonie naissante". Le père Jamet y appose sa signature.
- Joseph Le Caron (né aux environs de Paris en 1586, mort près de Gisors en 1632), premier missionnaire chez les Hurons. C'est lui qui, le 12 août 1615, célèbre en présence de Champlain la première messe en pays Huron. En 1618-1619 il vit chez les Montagnais de Tadoussac auxquels il enseigne le christianisme et l'alphabet. Il fait figure de premier maître d'école du pays. En outre, le père Le Caron rédige trois dictionnaires : huron, algonquin et montagnais, ainsi qu'un mémoire en faveur de la Nouvelle-France. Les premiers sont aujourd'hui perdus. Quant au mémoire "Au roi, sur la Nouvelle-France, 1626", il est conservé à la Bibliothèque nationale de France.

Eglise missionnaire et Eglise coloniale

A eux seuls, ces quatre prêtres inaugurent ce qui sera dorénavant la double fonction des religieux en Nouvelle-France.

Convertir au christianisme les peuples amérindiens, ce sera l'Eglise missionnaire. Dans ce but, ils créent un séminaire en 1620, pour l'instruction des Indiens et fondent la mission huronne (1615-1616) et la mission montagnaise de Tadoussac (1618-1619).

Assurer le ministère auprès des habitants français, ce sera l'Eglise coloniale. Celle-ci prévaudra à partir de la seconde moitié du XVII^e siècle, alors que la Nouvelle-France évolue d'un réseau de comptoirs de traite à une véritable structure coloniale dotée d'institutions administratives et de centres de peuplement alimentés par la métropole.

Les Récollets de Brouage

Les récollets sont à Brouage depuis 1610 où ils ont mission - là comme dans toute la Saintonge - d'y convertir au catholicisme les protestants. Lorsqu'en 1614 Champlain souhaite voir cet ordre religieux s'installer au Canada, il songe d'abord à ceux domiciliés dans sa ville natale, encouragé par son ami Louis Houel, secrétaire du roi et contrôleur général des salines de Marennes.

De 1598 à 1674, plusieurs compagnies de commerce obtiennent successivement du pouvoir royal le monopole de la traite de la fourrure en Nouvelle-France à charge, pour elles, de peupler et d'entretenir la colonie. L'article 9 de la Compagnie de Montmorency stipule que la société sera tenue de "*nourrir six Pères Récollets à l'ordinaire et comme les ouvriers, compris deux qui seront souvent aux découvertures dans le pays parmi les Sauvages*".

- 1623 : parti de Dieppe pour aller au Canada, le navire qui emmène le frère Gabriel Sagard et le père Viel, Récollets, passe d'abord par Brouage pour y prendre sa charge de sel. Avant d'arriver à Québec le 23 juin, il fait escale à Gaspé puis à Tadoussac.
- 1625 : des jésuites, trois pères (Charles Lalemant, supérieur, Jean de Brébeuf, Enemond Massé) et deux frères coadjuteurs (François Charton et Gilbert Burel), désignés pour les missions de la Nouvelle-France vont se joindre aux récollets de Québec. L'année suivante, débarquent les pères Anne de Nouët et Philibert Noyrot.
- 1627 : triste bilan de 12 années d'apostolat (1615-1627). En 1627, il y a 5 prêtres au Canada, environ 50 Amérindiens baptisés, la plupart à l'article de la mort, et aucun prêtre en Acadie.

En dépit de l'incontestable effort missionnaire de la France, les résultats sont encore très modestes. Bien qu'une trentaine de membres du clergé catholique aient exercé en Nouvelle-France depuis 1604, il n'y reste plus, fin 1627, que 5 prêtres (3 jésuites dont un en pays huron et 2 récollets, l'un à Québec, l'autre également chez les Hurons). Quant à la conversion des Sauvages, le bilan est tout aussi mince. Au cours des 12 années d'apostolat dans la vallée du Saint-Laurent, plus d'une cinquantaine, certes, ont été baptisés, mais 39 meurent après leur baptême et 2 ne persévèrent pas dans le christianisme. Ainsi, tout au plus 15 Amérindiens forment-ils la chrétienté indigène.

"La conversion des sauvages demande du temps. Les premières 6 ou 7 années sembleront stériles à quelques-uns. Et si j'ajoutais jusqu'à 10 ou 12, possible ne m'éloignerois-je pas de la vérité. Mais est-ce à dire pourtant qu'il faille tout quitter là ?"

Premier supérieur des Jésuites en Nouvelle-France, Charles Lalemant (né et décédé à Paris, 1587-1674) débarque à Québec en 1625 avec d'autres condisciples dont Enemond Massé et Jean de Brébeuf. Confident de Champlain, il l'accompagne dans ses derniers instants et célèbre la messe de ses funérailles en 1635.

- 1627 : création de la Compagnie de la Nouvelle-France, dite des "Cent Associés" à l'instigation du Cardinal de Richelieu. Par là est révoqué le monopole détenu depuis 1620 par la compagnie de Montmorency, dirigée par le protestant dieppois Guillaume de Caën, et interdit l'établissement des Français non catholiques en Nouvelle-France. Le Récollet Joseph Le Caron et les Jésuites, surtout en la personne de Noyrot, ont joué un rôle certain dans la création de cette première grande compagnie française de commerce. En contrepartie du monopole perpétuel de la traite et de tout autre commerce, la compagnie a le devoir d'assurer le peuplement du pays de même que l'entretien de ses garnisons et ecclésiastiques.
- 1629 : capitulation de Québec qui passe sous la domination anglaise. Evacuation vers la mère-patrie des Français y compris les pères récollets et jésuites qui repartent avec leurs robes et leurs livres.

Restitution de la Nouvelle-france, retour des religieux (1632-1642)

A son retour sur le continent européen, après la capitulation de Québec, Champlain, d'abord détenu à Londres puis rapatrié en France, multiplie les démarches afin que le Canada redevienne français, ce qui est acquis par le traité de Saint-Germain-en-Laye signé en 1632.

On raconte que Champlain aurait prié dans l'église de Brouage en promettant de faire construire un sanctuaire à Québec si son vœu de recouvrer la Nouvelle-France se réalisait.

Si aucun document ne vient confirmer ou infirmer cet épisode, en revanche, il est attesté que :

- Champlain, de retour à Québec en 1633, entreprend la construction d'une église dédiée à Notre-Dame de Recouvrance.
- Des actes notariés passés à Brouage en 1630 portent la signature du Saintongeais fondateur de Québec. Il y vend deux maisons, dont l'une à la fabrique de l'église Notre-Dame de Brouage et l'autre à un particulier.

- 1632 : Traité de Saint-Germain-en-Laye qui rend la Nouvelle-France aux Français. Le 8 avril, au Havre, Guillaume de Caën engage 40 colons pour aller "*recevoir de la main des Anglais la ville de Québec*". L'acte passé par le notaire Fresquet précise que la prise de Québec par les Anglais était consécutive au siège de La Rochelle.

Jésuites et Capucins se partagent l'oeuvre apostolique. Les Capucins s'implantent en Acadie où leur action s'adresse en priorité aux habitants Français. Les Jésuites exercent partout ailleurs, s'occupant aussi des colons mais se consacrant surtout à la conversion des Amérindiens.

Pendant une trentaine d'années la mission canadienne, plus vigoureuse que la colonie, l'absorbe en quelques sortes : les institutions y sont créées dans cet esprit missionnaire. L'une des grandes figures de l'oeuvre des Jésuites au Canada, Paul Le Jeune (né à Vitry-le-François en 1591, mort à Paris en 1664), est supérieur des Jésuites de Québec de 1632 à 1639.

Son activité missionnaire s'exerce à Québec, Sillery, Tadoussac, Trois-Rivières et Montréal (1639-1649). Revenu en France, il est procureur de la mission canadienne (1652-1662). Il est chargé de donner au public à partir de 1632, après la première publication par le père Biard en 1616 les "Relations" annuelles des Jésuites de la Nouvelle-France. Avec une singulière efficacité, il lance de vibrants appels aux femmes de foi de France, religieuses ou laïques, pour qu'elles aussi, abandonnant la sécurité de leur couvent ou le confort de leurs appartements, participent à cette croisade missionnaire en terre froide.

- 1635 : Fondation du collège des Jésuites à Québec, et mort de Samuel Champlain à Québec le 25 décembre.

- 1638 : Création de la "réduction" de Sillery. S'inspirant de celles fondées par leurs colonies au Paraguay (1609), les jésuites décident d'établir un village chrétien près de Québec, dans le but de sédentariser les Amérindiens nomades pour mieux - et durablement - les convertir.

"*De quelques Sauvages errans devenus sédentaires*". Le père Le Jeune informe avec un sincère espoir qu'une réduction vient d'être fondée, non loin du fort de Québec, grâce à Noël Brulart de Sillery, d'où le toponyme de Sillery. Les jésuites estimaient que les nomades étaient comme les fils de Caïn, condamnés à l'errance pour l'éternité, n'ayant aucune terre où s'enraciner dans le devenir humain pour la plus grande gloire du Créateur.

- 1639 : Fondation de l'Hôtel Dieu de Québec par trois soeurs hospitalières de la congrégation des Augustines de l'Hôtel Dieu de Dieppe, dont la mère Saint-Ignace (née Marie Guenet à Rouen en 1610, décédée en 1646 à Québec), qui en devient la première supérieure. Grâce à l'aide temporelle de Marie de Vignerot, future duchesse d'Aiguillon, appuyée par son oncle, le cardinal de Richelieu, cet établissement est créé afin d'y soigner les Indiens malades ou âgés, les colons et les marins.

Fondation de la communauté des Ursulines de la Nouvelle-France par Marie de l'Incarnation (née Marie Guyart à Tours en 1599, décédée à Québec en 1672) et par la séculière Marie-Madeleine de Chauvigny de la Peltrie (née à Alençon en 1603, décédée à Québec en 1671).

Fondation du séminaire des Ursulines pour y instruire les jeunes filles amérindiennes et françaises.

- 1642 : Etablissement du monastère des Ursulines de Québec. Un autre sera ouvert à Trois-Rivières en 1697.

Fondation de Ville-Marie (Montréal) par une société missionnaire, les "Messieurs et Dames de la Société de Notre-Dame de Montréal pour la conversion des Sauvages de la Nouvelle-France", fondée par un laïc dévôt, Jérôme Le Royer de la Dauversière, receveur des tailles à La Flèche en Anjou. C'est à Paul Chomefey de Maisonneuve qu'est confiée la direction de la colonie ainsi créée.

Fondation de l'Hôtel Dieu de Montréal par Jeanne Mance (née à Langres en 1606, décédée à Montréal en 1673), grâce à l'aide financière de Angélique de Bullion. La construction ne commence qu'en 1645.

Expansion des oeuvres et de la colonie. Martyre missionnaire des guerres iroquoises. 1642-1658.

- 1642 : René Goupil, chirurgien, frère jésuite, missionnaire, est tué par un Iroquois à Ossernenon (Auriesville, New-York) en septembre. Le récit de sa mort paru dans les "Relations" de 1643 précise que l'Indien, irrité par la vue du frère bénissant un enfant, l'aurait mortellement frappé avec une hache. René Goupil est le premier des 8 jésuite à succomber sous la violence des indigènes, tous Iroquois à une exception près. Il sera canonisé en 1930.

- 1646 : Jean de La Lande, donné 'laïc engagé auprès des pères jésuites missionnaires pour les servir en toutes choses) des Jésuites, est tué par les Iroquois, sans doute le lendemain de la mort du père Goupil. C'est le deuxième des huit martyrs canonisés en 1930.

Isaac Jogues, prêtre jésuite, missionnaire chez les Hurons et chez les Iroquois, est assassiné par les Iroquois à Ossernenon (New-York). En 1642, alors qu'il avait été leur prisonnier avec le frère Goupil, il s'était échappé et

avait regagné la France. Malgré les souffrances et les mutilations subies lors de ce premier séjour, il sollicite l'autorisation de repartir en mission auprès des Iroquois. Accompagné de Jean de La Lande et d'un Huron, il est à nouveau capturé et tué en Iroquoisie à Ossernenon en octobre. Le père Jogues est le troisième des huit martyrs canonisés en 1930.

Antoine Daniel, prêtre jésuite, est missionnaire chez les Hurons une première fois avec Jean de Brébeuf de 1634 à 1636 puis à partir de 1638. Il est tué par les Iroquois lors d'une attaque contre la mission huronne de Saint-Joseph. Premier martyr de Huronie, il est canonisé en 1930.

- 1649 : Jean de Brébeuf, fondateur de la mission huronne, Gabriel Lalemant et Charles Garnier, tous prêtres jésuites et missionnaires, sont suppliciés par les Iroquois, selon des rites ancestraux réservés à leurs prisonniers, lors de la destruction de la Huronie. Ils sont canonisés en 1930. Noël Chabanel, prêtre, jésuite, missionnaire, est tué par un Huron apostat. C'est le dernier des huit martyrs canonisés en 1930.

Destruction de la Huronie.

- 1651 : Jeanne Mance doit se résoudre à fermer pour un temps son hôpital à cause des attaques meurtrières des Iroquois qui menacent d'anéantir complètement la petite colonie montréalaise. Déjà en 1643, un an après l'installation à Ville-Marie, les Iroquois, en réaction contre cette nouvelle incursion française, avaient assassiné trois ouvriers. La Huronie étant à présent dévastée, les Iroquois s'en prennent aux Français de l'île de Montréal.

- 1653-1657 : Une paix temporaire intervient avec l'Iroquoisie. Dans la suite, les hostilités atteignent leur paroxysme en 1660-1661.

1656 : Première habitation française en Iroquoisie, Saint-Marie des Iroquois. Cinq pères jésuites et deux frères s'y installent pour prêcher parmi les nations iroquoises, exception faite des Agniers, toujours hostiles.

1657 : Arrivée du premier clergé paroissial de Ville-Marie (Montréal) composé de trois Sulpiciens, sous l'autorité de l'abbé Thubières de Queylus.

- 1658 : Arrivée en 1653, Marguerite Bourgeois dite du Saint Sacrement (née à Troyes en 1620, décédée à Montréal en 1700, béatifiée en 1950), commence son enseignement en cette année 1658. Elle reçoit les filles du roi, ces jeunes orphelines que Louis XIV envoie en Nouvelle-France pour fonder des familles. Elle crée la Congrégation Notre-Dame de Montréal (lettres patentes en 1671) dont la mission est d'enseigner gratuitement aux jeunes personnes les lettres et l'écriture ainsi que les "petits ouvrages de mains". Audacieuse et persévérante, elle donne de l'expansion à son oeuvre : ouverture d'un pensionnat pour les filles de nobles et de bourgeois (1676), création de la première école ménagère du pays, l'ouvroir de la Providence, à la pointe Saint-Charles, fondation de petites écoles à Lachine, Pointe-aux-Trembles, Batiscan, Champlain. Pour les sauvagesses, elle ouvre la mission au village de la Montagne (vers 1678).

Témoignage de Claude Chauchetière, vie quotidienne dans la mission

Jésuite, missionnaire, mathématicien, peintre et mystique, il est né à Poitiers en 1645 et mort à Québec en 1709.

A 20 ans, il prononce ses vœux simples au noviciat des Jésuites de Bordeaux. Après deux années de philosophie à Poitiers, il enseigne notamment à La Rochelle (1670-1671, 1672-1673) et à Saintes (1671-1672). Ensuite, de 1673 à 1677 il retourne à Poitiers faire des études de théologie.

Arrivé au Canada en 1677, il passe un an à la mission huronne de Québec (Notre-Dame-de-Lorette). Puis, à partir de 1678, il est envoyé à la mission iroquoise de Saint-François-Xavier, à Sault-Saint-Louis, puis à Caughnawaga*, Laprairie, près de Montréal. Là, il fait la connaissance de Kateri (Catherine) Tekakouitha, la célèbre convertie de la nation iroquoise Agniers, qui y habite depuis l'année précédente. Le mysticisme et la grande spiritualité de la jeune Indienne le remplissent d'admiration et marqueront durablement sa propre vie spirituelle.

Après la mort de Tekakouitha, en 1680, le père chauchetière rédige à la mémoire de celle qu'il dénomme avec ferveur le "Lys des Agniers" une brève biographie. Ensuite, il se met à peindre et exécute de mémoire un portrait à l'huile de Kateri. Dès lors, il met ses talents artistiques au service de la conversion des Indiens, comme avant lui le père Jean Pierron (1631-1700), dont les oeuvres sont aujourd'hui perdues.

*Actuellement, cette réserve d'indiens Agniers (en anglais Mohawks) porte le toponyme amérindien Kahnawake. Avec une population de plus de 6000 habitants, ce village autochtone est aujourd'hui le plus important de Québec.

Des images pour évangéliser

Les images de piété, qui n'étaient peut-être au début que des médailles, figuraient dans les bagages des premiers missionnaires débarquant en Nouvelle-France. Leur présence et utilisation sont attestées dans les *Relations* des Jésuites écrites en Acadie au début du XVII^e siècle. On y apprend par le rédacteur lui-même, le père Biard, qu'il en distribue aux Indiens, aux baptisés d'abord, puis à des non-convertis, dès le printemps 1611 - un peu comme s'il s'agissait de cadeaux d'arrivée, pour faire connaissance, pour faire savoir aussi le sens de sa présence parmi eux. Les images, la croix, les prières, parlent déjà de l'existence de Dieu, tout autant que les prédications à venir.

Bien que les Jésuites développent un peu plus tard avec habileté la stratégie de conversion par des images frappant l'esprit des autochtones, ce sont les Récollets, premier ordre de missionnaires à s'établir dans la vallée du Saint-Laurent en 1615, qui sont à l'origine de l'utilisation d'images de piété à des fins explicites, préméditées, de conversion, vers 1626-1627.

A la même période, les *Relations* des Jésuites mentionnent les représentations picturales religieuses, mais elles sont évoquées à ce moment-là en tant qu'objet décoratif d'un lieu de culte (église ou chapelle) et non comme moyen spécifique d'évangélisation. Peut-être les Jésuites étaient-ils alors si convaincus du pouvoir de la parole pour amener les Indiens à la croyance de Dieu et, de ce fait, si absorbés par l'apprentissage des langues indigènes, qu'ils n'avaient pas songé à une assistance "visuelle", tout en ayant remarqué, à l'instar de leurs confrères, combien ces peuples se plaisaient à regarder les images qui leur étaient présentées.

C'est à partir du retour des Jésuites en Nouvelle-France, après la restitution du Canada à la France par l'Angleterre, en 1632, que le recours à l'imagerie religieuse est systématisé pour catéchiser les Amérindiens.

A la fois outils pédagogiques et objets servant au culte, ces images pieuses, souvent de petit format - ce qui en facilitait le transport - entraient dans le nécessaire de voyage des missionnaires itinérants.

L'utilisation d'images religieuses n'est toutefois pas réservée à la population amérindienne de la Nouvelle-France. Déjà dans la première moitié du XVII^e siècle, le père Le Nobletz a recours à des "cartes" qu'il dessine lui-même pour faire connaître aux habitants de Basse-Bretagne les mystères de la foi. Ses dessins sur parchemin enluminé sont actuellement conservés aux archives de l'évêché de Quimper.

Comme souvent dans les éditions des XVII^e-XVIII^e siècles, les graveurs illustrant les ouvrages relatifs aux Indiens d'Amérique et qui, pour la plupart, n'étaient jamais allés dans le Nouveau-Monde, avaient l'habitude de situer leurs personnages dans un paysage exotique.

Image Sainte, objet de transfert culturel

Les différences culturelles sont telles entre le missionnaire européen et l'Amérindien que le premier n'est pas toujours en mesure de pouvoir apprécier l'impact réel d'une représentation picturale sur son interlocuteur indigène. A titre d'exemple, les images de la Trinité comportant un oiseau auréolé de rayons solaires pour évoquer le Saint-Esprit étaient associés par les Hurons à leur propre croyance, l'oiseau-tonnerre, par lequel ils pouvaient consulter leur manitou. Aussi s'intéressaient-ils particulièrement à cette figure de la Sainte Trinité.

Objets magiques, tantôt associés à des guérisons, tantôt rendus responsables des décès et des épidémies meurtrières, les images pieuses en passant d'une culture à l'autre perdent parfois de leur essence propre pour acquérir de nouveaux attributs. Si bien que ce sont les intentions mêmes des missionnaires qui, lors de ce transfert culturel, finissent par être plus ou moins travesties.

Le "Lys des Agniers", Kateri Tekakouitha

Le long voile (ou couverture) recouvrant ses cheveux, non conforme à l'habillement traditionnel des Amérindiennes, est propre à Kateri Tekakouitha qui, très atteinte au visage et aux yeux par la petite vérole, ne supportait pas la lumière du jour.

Même si d'autres femmes indiennes sont également "touchées par la grâce", exaltées par l'enseignement des missionnaires, Kateri incarne plus que tout autre, aux yeux des Jésuites, la réussite absolue et combien gratifiante de leur dessein de christianisation.

Née en 1656 d'une Algonquienne chrétienne et d'un Agnier païen à Ossernenon (Auriesville, New-York). A l'âge de 4 ans, elle perd sa famille emportée par une épidémie de petite vérole. Rejetant avec obstination toute proposition de mariage, elle est baptisée en 1676, à 20 ans.

Persécutée dans son entourage pour cette conversion, elle trouve refuge à la mission Saint-François-Xavier. C'est là qu'elle acquiert une meilleure connaissance du christianisme et que se développe chez elle un sens profond du mysticisme et de la spiritualité : pureté d'âme et de corps, charité infinie envers autrui; Tout en pratiquant ascèses et mortifications, elle participe avec bonheur à la vie ordinaire des siens, autant dans la mission que lors des expéditions de chasse en hiver.

Le jour de la fête de l'Annonciation, le 25 mars 1679, elle fait, en privé, le vœu perpétuel de virginité, d'où le surnom de "Lys des Agniers". Après une vie brève mais toute empreinte de spiritualité, elle meurt dans la mission en 1680. Elle est aussitôt l'objet d'une grande dévotion. Le père Cholenec affirme avoir vu disparaître les disgracieuses traces de la petite vérole sur son visage. par la suite, des faveurs et des miracles lui sont attribués.

Cette "Geneviève du Canada", ainsi dénommée par le deuxième évêque de Québec, Mgr de Saint-Vallier, qui lui voue une vénération toute particulière, inspirera Chateaubriand dans *Les Natchez* (1826).

Des pèlerinages ont lieu chaque année à Auriesville (New-York) et à la mission Saint-François-Xavier de Caughnawaga (Kahnawake) où sont conservées les reliques de la Bienheureuse.

De la fin du XIX^e siècle à la première moitié du XX^e siècle principalement, une cinquantaine de biographies ont paru en plusieurs langues.

Elle a été béatifiée en 1980 par la pape Jean-Paul II.

La dévotion à la Sainte-Famille

Déjà bien établie, particulièrement en Italie et en France, la dévotion à la Sainte-Famille de Jésus, Marie et Joseph est introduite en Amérique du Nord dès le 1er mai 1637, selon la *Relation* du père Le Jeune.

Quelques années plus tard, en 1642, la Société de Notre-Dame-de-Montréal, avant même la fondation de Ville-Marie, se met sous son patronage. En 1664, Mgr de Laval fonde la Confrérie de la Sainte-Famille. Propagée par le clergé, soutenue par la diffusion de multiples représentations iconographiques, la dévotion à la Sainte-Famille se répand à travers toute la Nouvelle-France. Elle entre dans chaque foyer ; la ferveur populaire vouée à cette *trinité terrestre* se manifeste notamment par l'émergence de la famille nombreuse en Nouvelle-France (7 enfants par famille en 1672) qui perdurera jusqu'au milieu du XX^e siècle.

- 1660 : Mandement de Mgr de Laval pour excommunier ceux qui vendent des boissons enivrantes aux sauvages; Québec, 5 mai 1660.

- 1662 : Démission de la société Notre-Dame fondatrice de Montréal. Elle est remplacée par la Compagnie des prêtres de Saint-Sulpice, qui devient ainsi seigneur-propriétaire de l'île de Montréal. Les Sulpiciens sont d'excellents administrateurs;

Un siècle plus tard, grâce à leur saine gestion, l'île de Montréal sera, en Nouvelle-France, la seigneurie la plus florissante.

- 1663 : Etablissement du Séminaire de Québec par François de Laval, institution à vocation de grand séminaire et de communauté de prêtres séculiers pour constituer le clergé de cette église naissante, affilié en 1665 au séminaire des Missions étrangères de Paris.

- 1667 : Création par les Jésuites de la mission iroquoise Saint-François-Xavier à la Prairie de la Madeleine, sur la rive sud du Saint-Laurent, face à Montréal. Ils s'étaient fait accorder ces terres à l'entrée du territoire iroquois dès 1657, mais la guerre avec cette nation ne leur avait pas jusque là permis de s'y installer.

Désormais, les Iroquois eux-mêmes demandent la présence des "*Robes-noires*".

A partir de 1676, la mission se transportera au Sault-Saint-Louis. En 1719, elle s'établira à Caughnawaga (Kahnawake).

Claude Trouvé (né vers 1644 en Touraine et mort en 1704 à Chedabouctou - Guysborough - Nouvelle-France) arrive au Canada; Prêtre sulpicien, il dirige pendant 12 ans la mission iroquoise de Kenté (Quinte, rive nord du lac Ontario), puis l'évêque l'envoie à partir de 1688 en Acadie, siège de turbulences conflictuelles franco-anglaises.

- 1668 : Création par François de Laval du *petit séminaire* dit de l'Enfant-Jésus pour former les futurs prêtres. Les premiers élèves sont 8 jeunes Canadiens destinés à l'état ecclésiastique et 6 Hurons à franciser. Le vicaire apostolique met aussi en place à Saint-Joachim une école des métiers et une petite école.

- 1670 : Retour des Récollets, à l'instigation de Jean Talon, intendant de la Nouvelle-France de 1665 à 1668 et de 1670 à 1672 afin qu'ils fassent contrepoids à l'autorité trop influente des Jésuites. Parmi eux se trouve Gabriel de la Ribourde (né en Brie Champenoise vers 1620 et mort au pays des Illinois en 1680). Dans un premier temps nommé commissaire provincial et supérieur, il récupère l'ancienne seigneurie des Récollets laissée en 1629 aux mains des Anglais, et s'emploie à la restauration du couvent et de l'église Notre-dame-Des-Anges. Ensuite, il est aumônier au fort Frontenac, puis supérieur du couvent de Québec. Après un séjour à la mission de Trois-Rivières, il retourne au fort Frontenac et de là, avec trois autres Récollets, il s'embarque avec Cavalier de La Salle en tant que chef spirituel de l'expédition qui se rendra jusqu'à la rivière Illinois. C'est là qu'il meurt scalpé et dépouillé.

Claude François, dit frère Luc (né à Amiens en 1614, décédé à Paris en 1685), récollet, séjourna en Nouvelle-France en 1670-1671. Selon les écrits du père Chestien Le Clercq, l'église de l'Ange-Gardien, près de Québec, aurait été gratifiée de l'un de ses magnifiques tableaux.

Les pères récollets, après avoir cédé en 1692 à Mgr de Saint-Vallier leur ancien couvent de Québec pour qu'il y soit établi l'Hôpital-Général, obtiennent la construction sur les bords de la rivière Saint-Charles d'un modeste ermitage avec sa chapelle dédiée à Saint-Roch.

- 1674 : Nomination de François Laval comme premier évêque de Québec, marquant ainsi le caractère officiel d'une Eglise spécifiquement *canadienne*.

Le Jésuite Jacques Marquette (né à Laon en 1637, mort au pays des Illinois en 1675), après avoir fondé, entre autres, la mission Saint-Ignace sur la rive nord du détroit de Michillimakinac en 1671, découvre la vallée du Mississippi avec Louis Jolliet.

- 1693 : Fondation de l'Hôpital Général de Québec par le deuxième évêque de la Nouvelle-France, Mgr de Saint-Vallier, sur un domaine des Récollets acquis de Louis Hébert en 1618. Cette institution, dirigée par les Ursulines, est créée dans le but de mettre fin à *la fainéantise, au paupérisme et au libertinage*. En 1676, on comptait déjà dans la ville de Québec, sur une population de 1 200 âmes, 300 mendiants.

Marie Catherine Simon de Longpré dite de Saint-Augustin (née à Saint-Sauveur-le-Vicomte en Basse-Normandie, décédée à Québec en 1668) est d'abord religieuse hospitalière de l'Hôtel-Dieu de Québec où elle arrive en 1648. Puis elle est nommée supérieure en 1694 de l'Hôpital Général nouvellement fondé dans l'ancien couvent récollet de Notre-Dame-des-Anges.

- 1694 : Fondation de l'Hôpital-Général de Montréal, placé sous la direction des frères hospitaliers de la Croix et de Saint-Joseph.

1697 : Fondation du couvent des Ursulines à Trois-Rivières.

L'Acadie

Le toponyme *Arcadie* utilisé déjà par l'explorateur italien Giovanni Verrazano en 1524 pour désigner alors la région actuelle de Washington, apparaît ici situé à son emplacement réel. Si les paysages visités par Verrazano évoquaient à ses yeux la luxuriante Arcadie Grecque, la suppression du R qui transforme ultérieurement l'*Arcadie* en *Acadie* pourrait toutefois s'expliquer autrement que par le déplacement géographique : *cadie* signifiant en langue Micmac *lieu fertile*.

C'est sous les auspices du monopole de la traite des fourrures, accordé en 1603 à Pierre Dugua de Mons pour une durée de 10 ans (mais révoqué en 1607) sur un territoire s'étendant du 40° au 46° degrés de latitude nord, contre l'obligation d'y établir un certain nombre de colons, que prend naissance, en Acadie, l'histoire religieuse de la Nouvelle-France. Cependant, les aléas du destin tourmenté de cet espace colonial, lieu d'affrontement des deux empires français et anglais, font qu'en 151 années d'existence, de 1604 à 1755, ce territoire géographiquement délimité n'a été français - par intermittence - que pendant un total de 71 ans. malgré cette situation chaotique, la présence religieuse franco-catholique y est assez constante bien que souvent ténue.

Les autochtones de cette région, les Micmacs (appelés Souriquois dans les *Relations* des Jésuites et Gaspésiens dans les écrits de Chrestien Le Clercq) de la confédération abénaquise, ne sont pas hostiles aux missionnaires et se prêtent assez volontiers à une certaine évangélisation, tout en cherchant à pratiquer simultanément leurs propres rituels. Cette double attitude se manifeste d'ailleurs chez presque tous les peuples amérindiens de l'Amérique du Nord-Est.

Les religieux assurent également leur ministère auprès des habitants français et leur prodigent un enseignement scolaire élémentaire.

Premiers missionnaires

- 1604 : Premier hivernage en Nouvelle-France. Dugua de Mons, Champlain et les autres membres de l'expédition hivernent à l'île Sainte-Croix. Avec eux, deux prêtres, Nicolas Aubry et un confrère anonyme, accompagnés d'un ministre protestant, lui aussi anonyme ; ces deux derniers sont emportés par le scorbut au cours de l'hiver suivant (1605-1606), dans l'habitation de Port-Royal où les survivants du premier hiver essaient. Le premier hivernage en 1604-1605 de cette petite colonie est financée et placée sous la responsabilité de Dugua de Mons. Au printemps, sur les 80 hommes qui la composent, il n'en reste que la moitié ; les autres ont péri, victimes en particulier du froid et du scorbut. Le deuxième hiver se passe dans un lieu mieux choisi, Port Royal. les survivants rejoints par les nouvelles recrues de Gravé s'y installent en 1605. le site est temporairement abandonné en 1607, lorsque le monopole est retiré au Sieur de Mons.

- 1610 : Le 24 juin, un mois seulement après son arrivée à Port Royal, l'abbé Jesse Fléché, premier prêtre catholique à jouer un rôle de missionnaire, baptise le chef Micmac Membertou et 20 membres de sa famille. Cette précipitation s'explique sans doute en partie par le fait qu'Henri IV avait autorisé le lieutenant-gouverneur de l'Acadie, Jean de Biencourt de Poutrincourt, à poursuivre son oeuvre de colonisation à Port-Royal à la condition expresse d'évangéliser les Indiens.

- 1611 : Les pères jésuites Pierre Biard et Enemond Massé succèdent à l'abbé Fléché, à la demande de Poutrincourt, qui a besoin de l'aide financière des Jésuites pour soutenir son projet de colonisation. Cette première mission jésuite en Acadie se termine brutalement en 1613 avec la destruction de Port-Royal par un aventurier de Virginie, Samuel Argall, rendant par là-même à l'Angleterre cette région.

- 1616 : Parution de l'inaugurale *Relation* du père Biard. la publication des fameuses *Relations des jésuites* ne reprendra qu'à partir de 1632 pour cesser en 1673. elles consistent en de volumineuses lettres adressées par les missionnaires de la Compagnie de Jésus oeuvrant en Nouvelle-France et imprimées à Paris ou exceptionnellement à Rouen. ils y consignent avec précision, outre leurs activités apostoliques, leurs observations relatives à tout ce qui les entourait : faune et flore, us, coutumes et langues des Sauvages, Européens se trouvant avec eux sur le continent américain, traversée de l'Atlantique, découverte intérieure du Nouveau-Monde, etc. Aussi ces relations sont-elles une source première de renseignements inestimables sur les débuts de la christianisation en Nouvelle-France ainsi que sur la coexistence entre Blancs et Amérindiens. Elles ont eu, à l'époque, une fonction de propagande qui a incité hommes et femmes de foi, laïcs ou religieux, à tenter l'aventure d'établir une neuve France dans ces lointaines contrées.

- 1620 : Quatre pères récollets oeuvrent en Acadie jusqu'aux environs de 1623-1624. A partir de ces années, d'autres récollets, capucins et jésuites se succèdent, se partagent l'apostolat du pays acadien, constamment tributaires des conflits politiques internes et externes.

- 1676 : Louis Petit, après avoir été ordonné prêtre en 1670, est nommé vicaire général de l'Acadie. Cette nomination fait de lui le premier prêtre à y représenter l'évêque de Québec. Il s'attache notamment à l'instruction des Acadiens. Arrivé à Québec en 1665 comme capitaine du régiment de Carignan-Salières, il était entré au séminaire de Québec et occupait en même temps les fonctions de secrétaire de Mgr de Laval, avant son ordination. En 1690, il négocie la capitulation lors de la prise de Port-Royal par l'Anglais William Phips, venu de Boston ; l'église et les habitations sont ruinées. les abbés Petit et Trouvé sont faits prisonniers. libéré, Petit revient à Port-Royal pour y rétablir église et presbytère.

- 1685 : Arrivée, à la demande de l'abbé Petit, d'une soeur de la congrégation de Notre-Dame qui prend la direction d'un pensionnat pour jeunes filles.

- 1686 : En avril et juin, le deuxième évêque de Québec, Monseigneur de Saint-Vallier visite l'Acadie. Louis Geoffroy, prêtre sulpicien est vicaire puis curé de Port-Royal. Il se consacre à l'établissement de l'enseignement primaire, faisant construire, sur ses deniers personnels, plusieurs petites écoles; la plus grande partie de son oeuvre est anéantie lors de l'attaque de William Phips en 1690, suivie des dégradations des pirates anglais qui dévastent la région de Port-Royal.

- 1688 : A la suite de la visite de l'évêque, un premier prêtre résidant est affecté à la région de Beaubassin, le sulpicien Claude Trouvé. Il avait auparavant dirigé pendant 12 ans la mission iroquoise de Kenté (Quinte, au nord du lac Ontario) puis était rentré en France. En 1690, après la capitulation de Port-Royal, il est emprisonné à Boston avec l'abbé Petit et le gouverneur de l'Acadie, Meneval. Libéré, il devient supérieur ecclésiastique du monastère des Ursulines de Québec pendant quatre années; En 1694, il reprend une dernière fois la vie de missionnaire en revenant à Beaubassin. deux attaques anglaises (1696 et 1704) ravagent les établissements français. Après s'être enfui avec ses ouailles, l'abbé Trouvé meurt à Chedabouctou à la fin de 1704.

- 1688 : Arrivée en Acadie du missionnaire Jean Beaudouin, sulpicien, qui avait rencontré au séminaire des Missions étrangères de Paris Monseigneur de Laval et Monseigneur de Saint-Vallier. Il exerce son ministère avec l'abbé Trouvé à Beaubassin et dans toute la baie Française (baie de Fundy). Il participe à des expéditions indiennes contre la Nouvelle-Angleterre. Accusé de trop se mêler aux affaires civiles, il est convoqué à Versailles en 1694 pour s'expliquer en compagnie de son évêque. En 1696, il est de retour en Nouvelle-France avec Pierre Le Moyne d'Iberville qui est chargé d'une attaque contre les Anglais à Terre-Neuve. L'abbé Beaudouin est de l'expédition en tant qu'aumônier et expert de la question acadienne. Il raconte dans un journal circonstancié l'éphémère victoire de la prise de Pernaquid et la conquête de Terre-Neuve.

Constitution de l'Eglise, essor des oeuvres charitables et des missions (1658-1699)

En 1658, François de Montmorency Laval (né en 1623 à Montigny sur Avre, diocèse de Chartres, mort en 1708 à Québec) est nommé vicaire apostolique de la Nouvelle-France. Il part de La Rochelle le 13 avril 1659 et arrive à Québec le 16 juin. A cette date, la population française du Canada compte à peine 2000 habitants. La colonie, fondée par Champlain en 1608 n'est pas très florissante : les institutions administratives restent "embryonnaires", l'économie stagne dans l'indigence, le harcèlement guerrier des Iroquois sème la terreur, détruit les initiatives. Par opposition, la mission religieuse est dynamique et prospère.

Après le traité de Saint-Germain-en-Laye (1632), elle s'étend à l'Acadie, au lac Saint-Jean, aux Grands-Lacs, à l'Iroquoisie. le supérieur des Jésuites représente la plus haute autorité ecclésiastique. l'activité de ces pères, leurs *Relations* annuelles, empêchent l'opinion publique et l'Etat français d'oublier l'existence de cette austère et lointaine possession. A ce moment-là, c'est grâce à l'énergie, au rayonnement de la mission que la colonie subsiste; lorsque le vicaire apostolique de la Nouvelle-France, François de Laval, se met à l'oeuvre, l'effectif ecclésiastique du Canada est très réduit : 17 jésuites, 4 sulpiciens et 6 séculiers.

La Bulle du pape Alexandre VII nommant François de Laval évêque de Pétrée et vicaire apostolique de la Nouvelle-France date du 3 juin 1658. Cette bulle, accordée par le Saint-Siège à François de Laval, dont la candidature à l'évêché de Québec avait été présentée par Louis XIV en janvier 1657 allait pour un temps

crystalliser les rivalités entre l'église anglicane (Eglise catholique de France et, de fait, usant d'indépendance par rapport au siège) et Rome concernant la juridiction ecclésiastique de la Nouvelle-France. En effet, jusqu'alors, les missions sont sous l'autorité royale et relèvent d'un évêché français.

La mission de la Nouvelle-France dépend de l'archevêque de Rouen. Les Jésuites s'y sont rattachés officiellement en 1653. Mais, quand la Société Notre-Dame de Montréal tente, après un premier échec en 1645, de faire nommer un évêque de la colonie, en la personne du sulpicien Gabriel de Queylus, grand vicaire de l'archevêque de Rouen au Canada, les Jésuites s'y opposent. Ils suggèrent à sa place un de leurs anciens élèves, François de Laval.

Ce choix est approuvé par la Cour. Rome hésite, craignant une assise accrue de l'indépendance des Jésuites du Canada par rapport à la propaganda (Congrégation pour la Propagation de la Foi), instance romaine régissant les vicaires apostoliques.

Un compromis règle en partie la question : François de Laval est consacré, dans l'immédiat non pas évêque mais vicaire apostolique de la Nouvelle-France, décision qui suscite de la part de l'archevêque de Rouen et des Gallicans de vives protestations. La cérémonie a lieu en secret dans une chapelle de l'abbaye Saint-Germain-des-Prés à Paris, à la fin de 1658.

En avril 1659, Monseigneur de Laval quitte La Rochelle pour ses nouvelles fonctions. Arrivé la veille, il débarque à Québec le 17 juin, face à une prodigieuse tâche épiscopale : l'établissement durable d'une Eglise en Amérique du Nord.

Nommé officiellement évêque de Québec en 1674, François de Laval le reste jusqu'en 1684. Son diocèse recouvre l'ensemble démesuré de l'espace nord-américain où sont installés en divers endroits isolés les colons et où se déploie l'apostolat des missionnaires catholiques : à l'est jusqu'à l'Acadie (même lorsque sa partie péninsulaire n'est plus française) et l'île Royale, à l'ouest jusqu'au pays des Illinois et au sud, la Louisiane.

Comme d'autres voyageurs, les missionnaires se font traducteurs, ethnographes, linguistes... Conformément à une tradition missionnaire déjà ancienne dans le monde, les Récollets et la Jésuites, à partir de 1625, tout en exerçant leurs travaux apostoliques en Nouvelle-France, se font aussi ethnographes, traducteurs, linguistes. En consignait les us et coutumes des indigènes comme en composant des dictionnaires de plusieurs langues amérindiennes (huronne, montagnaise et algonquienne, abénaquise, etc), les missionnaires cherchent le meilleur moyen de faire comprendre aux Amérindiens les mystères de la foi et ainsi de les convaincre d'adopter sans partage la religion chrétienne. Ceux de ces ouvrages qui n'ont pas été perdus, même s'ils n'offrent pas toutes les garanties scientifiques souhaitables, figurent aujourd'hui parmi les rares écrits authentiques qui témoignent de la vie des Amérindiens à l'époque de la Nouvelle-France.

Dévotion à Sainte-Anne, patronne des navigateurs

En Nouvelle-France, Sainte-Anne, patronne des navigateurs, est l'objet d'une grande ferveur populaire. Une église lui est dédiée en 1658 sur la côte de Beauport, là où, selon la tradition orale, des matelots auraient érigé une petite chapelle après avoir été sauvés d'un naufrage, grâce à l'intercession de Sainte-Anne.

Lorsque les marins arrivaient en vue des côtes de Beauport, ils estimaient avoir franchi les plus grands dangers représentés par la périlleuse navigation dans le golfe du Saint-Laurent.

Epilogue

Au terme du décisif XVII^e siècle, la foi catholique est irrévocablement implantée en Amérique du Nord. Aucun événement ne parviendra à la déraciner, pas même la conquête anglaise du Canada ratifiée par le traité de Paris en 1763.

Les religieux et religieuses, partis de France pour ces lointaines contrées inhospitalières, y ont oeuvré dans des conditions matérielles et morales extrêmes, difficilement imaginables aujourd'hui.

L'élan missionnaire qu'ils y ont insufflé s'est démultiplié au fil des ans. Si bien qu'à partir du XIX^e siècle surtout, les établissements religieux du Québec forment des missionnaires qui peu à peu parcourent le territoire américain, de l'extrême nord jusqu'au sud, ainsi que l'Afrique, l'Asie et l'Océanie. L'apogée de ce phénomène est atteint au milieu du XX^e siècle.